Julie Dalaison, Bernard Rémy, Michel Amandry, *Zéla sous l'Empire romain. Étude historique et* corpus *monétaire* : Ausonius Éditions (Numismatica Anatolica 4), Bordeaux, 2009, 60 pages, 10 planches.

Zéla, l'actuelle Zile, est une petite ville ou plutôt un gros bourg agricole de la province du Pont. La ville, qui n'a fait l'objet d'aucune fouille de quelque envergure, est attestée par des sources littéraires (Strabon, Pline l'Ancien, Ptolémée) et une quarantaine d'inscriptions. C'est près de Zéla que le 2 août 47 César remporta une victoire célèbre sur Pharnace II (*ueni*, *uidi*, *uici*). Les auteurs décrivent ce qu'on sait de l'histoire de la ville, de sa population, de ses institutions, de sa religion. Le catalogue de ses monnaies (municipales) est rédigé avec un grand soin et en tenant compte de tous les exemplaires connus à ce jour. L'atelier de Zéla n'a fonctionné que sous Trajan et sous Septime Sévère, au nom de l'empereur lui-même ou de sa famille (Julia Domna, Caracalla, Géta). Le catalogue est suivi d'un ensemble de commentaires portant sur les types monétaires, la métrologie, le volume des émissions, l'organisation de l'atelier. Les pages 47 et 48 présentent d'impressionnants tableaux des liaisons de coins. L'ouvrage, muni d'*indices* et d'une bibliographie, constitue une bonne préparation au futur volume du *Roman Provincial Coinage*, quand cette prestigieuse publication (British Museum et Bibl. Nat. de France) aura atteint les règnes des empereurs concernés.

Hubert Zehnacker.

Latin tardif. Latin médiéval.

Concepción Alonso Del Real & María Jesús Soto Bruna, *El Tractatus de anima atribuido a Dominicus Gundi[s]salinus. Estudio, edición crítica y traducción castellana* (Colección de pensamiento medieval y renascentista 107) : Pamplona, Eunsa, 2009, 378 pages (dont quatre planches de manuscrits).

Le *Tractatus de anima* ici édité est attribué par deux des manuscrits qui l'ont transmis à un Dominicus Gundi[s]salinus (ou –salvi, -salvus) : Domingo Gonzalbo (Gundisalvo, González...), archidiacre de Cuéllar (diocèse de Ségovie), mais actif à Tolède (XII^{e} siècle). L'introduction proprement dite, due à Concepción Alonso Del Real, est précédée d'une étude préliminaire (p. 9-39) de María Jesús Soto Bruna intitulée « L'âme et l'intellect : la rationalité comme manifestation de la ressemblance divine ». Cette étude, qui s'inscrit dans un vaste projet de recherche philosophique, analyse d'abord (p. 9-13) la thématique du *Traité de l'âme* par rapport à ses sources (Aristote et ses continuateurs arabes Avicenne et Avicebron / Ibn Gabirol), puis détaille cette thématique en replaçant la pensée de l'auteur dans son contexte philosophique : « Ame humaine et élévation rationnelle » (p. 14-20) ; « La lumière dans l'âme » (p. 21-27) ; « La création comme manifestation et l'immortalité de l'âme humaine » (p. 27-37) ; et conclut sur « La ressemblance divine par la lumière qui manifeste » (p. 37-39). Gundisalvo s'inscrit dans la ligne du néoplatonisme médiéval (retour de l'homme à Dieu par la contemplation). Cette mise en perspective de la pensée de l'auteur est excellente, mais on l'aurait préférée en fin d'introduction ou plutôt en conclusion après l'édition du texte.

L'introduction (p. 41-50) discute rapidement de l'identité de l'auteur et maintient la position traditionnelle : on relève dans ce recueil de sentences philosophiques de longs passages qui coïncident avec la traduction latine du *De anima*

d'Avicenne du même Gundisalvo (c'est un peu moins net pour la traduction du *Fons vitae*). La présente édition s'appuie sur celle de Muckle (1940) en régularisant l'orthographe, mais intègre de nouveaux témoins manuscrits (au total huit, dont deux incomplets). Le classement des manuscrits proposé p. 48-49 ne me paraît pas clairement établi et la cohérence d'un des trois groupes distingués (ZB) n'est pas très nette. Les principes de traduction sont exposés en six lignes (p. 50) : compte tenu de la nature du texte, c'est plutôt la littéralité qui est recherchée en gardant la précision de la terminologie. Après une riche bibliographie (p. 51-59), on trouve la liste des sigles des manuscrits (mais non des abréviations utilisées dans l'apparat) commodément reprise sur une feuille volante qui peut suivre le texte de l'édition... mais qui n'est pas complète : le lecteur ne comprend pas à quoi correspondent les lettres latines minuscules b et p qui apparaissent dans l'apparat dès la première page de l'édition (p. 64).

A l'édition du texte latin correspond la traduction castillane (p. 63-319). L'apparat critique est positif, mais le lecteur a du mal à comprendre pourquoi à certains moments certains manuscrits disparaissent : ainsi p. 64, on passe de six à deux ou à quatre manuscrits. De plus, on ne retrouve pas toujours certains détails mentionnés dans la description des manuscrits (discordance entre la p. 47 et la p. 64 pour V). Enfin, je ne comprends pas pourquoi a été intégré au texte l'annotation finale ajoutée par la seconde main d'un manuscrit (Antonio Pineroli, sur V : p. 318), sorte de message personnel (assez fréquent) à l'adresse du lecteur : *lege tractatum et fuge errores*. Cette phrase, absente de tous les autres manuscrits, n'est évidemment pas de l'auteur ! Bref, du point de vue de l'établissement du texte, cette édition ne me paraît pas définitive. L'annotation est très limitée : références des textes philosophiques ou bibliques utilisés (voire cités) sous le texte latin ; et 28 brèves notes (seulement !) sous la traduction castillane (dix-huit pour justifier ou expliciter la traduction, deux pour justifier le texte latin, une remarque de lexicographie et sept renvois, dont deux avec un texte parallèle).

S'ajoute un index complet du texte, y compris les mots-outils (p. 321-378), ce qui est une excellente idée pour un ouvrage d'attribution contestée : cet index permet toutes sortes d'études linguistique et philosophiques. Mais on regrette l'absence d'un index des auteurs. Au total cette édition, avec sa traduction, rend accessible un texte important pour la philosophie médiévale dans ses rapports avec la philosophie arabe, mais laisse un peu sur sa faim (rapidité de l'introduction proprement dite, lacunes de l'édition critique du texte latin et pauvreté de l'annotation).

Jean-Louis Charlet.

Elsa Marguin-Hamon, *La* Clavis compendii *de Jean de Garlande*. Édition critique, traduite et commentée (coll. Studia Artistarum 18) : Turnhout, Brepols, 2008, cx-165 pages, les pages 13 à 121 doubles.

L'ouvrage est consacré à l'édition et la traduction d'un ouvrage versifié de Jean de Garlande, la *Clavis compendii* rédigée autour de 1232-1234. Il se présente sous la forme d'une importante introduction (p. v-cx), d'une édition bilingue (texte latin + apparat critique sur la page de gauche, traduction vers par vers + notes sur la page de droite), de divers indices (p. 123-146) et d'une bibliographie (p. 147-165). L'ouvrage est issu d'une thèse dirigée par Irène Rosier-Catach et soutenue à l'Université de Paris 7 le 29 juin 2005.

L'introduction situe Jean de Garlande dans son temps et présente son œuvre grammaticale : la *Clavis compendii* est la « clé » d'un triptyque composé également

de l'*Ars lectoria Ecclesie* qui a fait aussi l'objet d'une édition par Elsa Marguin-Hamon (Turnhout, Brepols, 2003) et du *Compendium grammatice* édité par Thomas Haye en 1995. Selon Elsa Marguin-Hamon (à l'avenir EMH), la fonction spécifique de la *Clavis compendii* est d'aider à comprendre le *Compendium*, mais aussi peut-être les commentaires de Jean de Garlande sur le *Grécisme* et le *Doctrinale*. En fait, il s'agit de la « *clé de voûte* achevant, et assurant la stabilité de l'édifice théorique », l'ensemble constituant un « vaste projet de 'correction' du *Doctrinale* et du *Grécisme* » (p. xl). EMH présente en détail les trois manuscrits existants (ABC) et explique pourquoi elle a suivi majoritairement C, « en raison de son ancienneté, de sa relative exhaustivité et du caractère souvent simplificatoire des leçons de B » (p. xxxvii). Étudiant le plan de l'ouvrage, EMH y voit trois livres : le premier relevant de la « grammaire positive » et comportant, sous une forme fragmentée, la correction du *Grécisme* (v. 278-751) et du *Doctrinale* (v. 762-1059), le second constituant « un traité autonome, mieux structuré, et centré principalement sur d'une part, une réflexion sur les propriétés de signification du nom et du verbe, et d'autre part leurs propriétés de construction » (p. xli), le troisième associant un lexique de termes hébreux tirés de la Bible, des *differentiae uocabulorum* dans la tradition d'Isidore, et un ensemble de termes médicaux. Une partie intitulée « La *Clavis compendii* et ses sources » fait un clair — et très utile au non-spécialiste — récapitulatif des ouvrages grammaticaux en usage du xi^e^ au xiii^e^ siècle, avant d'étudier en détail (p. lv-xcii) l'exploitation qu'en fait Jean de Garlande. Un petit développement est consacré aux sources médicales. L'introduction comporte en annexe une étude du lexique garlandien portant sur l'usage du mot *uox* et sur les termes liés à la signification et la cosignification (p. xcvi-cx).

Le texte lui-même est précédé par une table bilingue — très détaillée et fort utile — de tous les points abordés. Le contraste est frappant entre les remarques parcellaires des livres 1 et 3 et celles, beaucoup plus synthétiques et d'un contenu plus théorique, du livre 2. L'édition elle-même comporte, clairement numérotés de 5 en 5, les vers latins et leur traduction en regard. Le parti pris — excellent — d'une correspondance vers à vers permet de suivre au plus près l'argumentation de Jean de Garlande. Il faut le dire : le pari, très osé, de donner la traduction d'un texte grammatical versifié constitue la principale originalité et le principal apport de ce travail.

On ne traduit pas d'ordinaire les textes médiévaux, jugés « faciles » ou « transparents ». La chose est peut-être « vraie » pour les textes en prose, encore qu'avec la régression de la connaissance du latin, ceux-ci dans leur latin original s'avèrent sans doute de moins en moins accessibles au lecteur moderne. Mais que dire des textes en vers, quand on connaît les contraintes qui pèsent sur l'hexamètre dactylique ? Une traduction est donc fort utile, et celle d'EMH se révèle dans l'ensemble à la fois claire, fidèle et agréable, une gageure quand on pense aux prodiges d'ingéniosité qu'ont dû déployer les auteurs médiévaux pour faire entrer à la fois la terminologie grammaticale ou les mots latins eux-mêmes objets de l'étude dans cet hexamètre. Grâce à cette traduction annotée, le lecteur même non spécialiste peut non seulement entrer plus facilement dans l'univers linguistique de Jean de Garlande, mais aussi comprendre la difficulté qu'il y avait à faire passer sous cette forme versifiée — alors aussi courante qu'elle est pour nous déroutante — la matière grammaticale. Mais le pari est, on l'a dit, risqué, et ne pardonne pas. Notamment à cause de la correspondance vers à vers, le lecteur voit immédiatement les erreurs possibles. Lors de la soutenance, le jury en avait relevé un certain nombre, qui ont été heureusement corrigées. Il est manifeste (la lecture de nombre de notes le montre) que la traductrice a continué à bénéficier de l'immense savoir en matière de gram-

maire médiévale d'un des directeurs de la collection en la personne de Louis Holtz.

La présentation, manifestement mise en œuvre par l'éditrice elle-même, est agréable. Sans doute peut-on trouver la table générale (p. [III]) un peu succincte, et regretter qu'elle ne reprenne pas, au moins dans ses grandes lignes, la table détaillée de l'ouvrage. On peut regretter également, dans l'introduction, l'absence d'indentation des paragraphes, l'absence de retrait des citations, de même que l'absence d'indentation négative de la première ligne dans la bibliographie ; des notes en pavé et au texte systématiquement justifié seraient plus jolies. La reprise des titres cités en notes dans une bibliographie générale, selon une habitude plus « littéraire » que « linguistique », crée une redondance un peu inutile. Mais ce sont là des vétilles comparées à la qualité de l'ensemble, complété par une bibliographie bien informée, dans laquelle on aimerait voir figurer les prénoms en entier, et plus systématiquement l'éditeur commercial à côté du lieu d'édition.

Dans le court espace qui nous est imparti, nous limiterons nos remarques à trois points.

i. La terminologie spécifique à la forme versifiée : EMH en dit quelques mots dans son introduction (p. IX-X), mais l'« index des notions grammaticales » (p. 135-144) pourrait permettre de pousser plus loin l'analyse. C'est d'ailleurs un index plus des termes que des notions, même si ces termes ne sont pas toujours présents, pour des raisons métriques, dans le texte. Ainsi le verbe *evocare* est-il présent dans le texte, mais non son dérivé *evocatio*, qui ne peut y entrer. Ainsi l'entrée *Euocatio, euocare (/ vocare)* devrait-elle être plutôt écrite <*Euocatio*>, *euocare (/ vocare)*. Un index plus complet permettrait de répertorier *substans* et *adjectum*, équivalents commodes de *substantivum* et *adiectivum* utilisés dans le vers 1463 : « Intransitive substans adjectumque ligantur. » Cet index aurait donc pu être plus fouillé, et il aurait été utile de faire figurer sur les termes la quantité de certaines syllabes.

ii. La nature des notes. Ce sont, pour la plupart, des notes de renvoi, commençant par « Cf. » et indiquant utilement la source du texte, ou un texte en prose éclairant le vers, ou encore la référence de l'exemple utilisé. Il y a aussi quelques notes explicatives, mais que j'aurais néanmoins souhaitées plus nombreuses. Le v. 1463 cité ci-dessus mériterait par exemple une note expliquant pourquoi la liaison entre substantif et adjectif est de nature « intransitive ». Sur le même thème, le v. 1660 « Sunt transitive natura prepositive » en mériterait une également. Le contenu de certaines notes gagnerait à être précisé ; ainsi dans une phrase de la note 750, p. 92′ selon laquelle « Priscien [...] ne compte parmi les 'figures', s.e. de construction (ou *alloioteta* en grec) que la prolepse, la syllepse, le zeugma, la synthèse et l'antithèse », il faudrait réécrire *alloiotès* (cité à l'acc.), *sunemptôsis* et *antiptosis*, puisque ces termes ne sont pas encore revêtus des formes altérées par les médiévaux.

iii. Celui de la traduction. Les vers de Jean de Garlande, à force de concision, sont difficiles à comprendre. Je suis admiratif tout autant devant l'audace initiale à entreprendre cette traduction que devant la clarté de la traduction qui « déploie » souvent la pensée de l'auteur. Il m'arrive cependant de diverger avec l'interprétation, ce qui est bien normal. Dans les v. 1484-85 *'nos et vos legimus' et 'nos sumus, hoc ego de me et socio dico', que rerum dicitur esse*, nous sortirions *hoc ego de me et socio dico* de l'exemple, y voyant plutôt une glose explicative : dans le premier cas, il y a 'conception' (c'est-à-dire englobement) formel (*vocalis*), *vos* étant englobé par le *nos* avec lequel s'accorde *legimus*, dans le second, il y a conception 'référencielle' (*realis*), ou purement sémantique, *nos* englobant 'moi' et 'mon *socius*' ; de ce fait, si nous ne nous trompons pas, l'interprétation de la note 592, p. 76′ , distinguant syllepse « syntaxique » et syllepse « indirecte, puisque le sujet grammatical est

'nos', mais réfère à des personnes mentionnées à l'ablatif introduite par 'de' » doit être corrigée, par simplification.

Ce dernier exemple n'est là que pour montrer quelles difficultés contiennent encore ces vers dont l'obscurité ne résulte pas d'une volonté délibérée, bien au contraire, mais d'une recherche extrême de la concision. Pour qui est curieux d'aborder dans sa complexité la richesse des théories linguistiques médiévales, il n'y a pas de meilleur appât que ce texte dont la traduction par EMH entrouvre audacieusement la porte.

Bernard COLOMBAT

Latin de la Renaissance à nos jours.

Marc-Antoine MURET, *Juvenilia*. Édition critique, traduction, annotation et commentaire par Virginie LEROUX (Travaux d'Humanisme et Renaissance n° 450) : Genève, Droz, 2009, 567 pages.

Le présent ouvrage est le remaniement d'une thèse de Doctorat soutenue à l'Université de Paris III en 2000 sous la direction de M. René MARTIN. Publié en 1552, à une époque où le jeune Muret fréquentait les poètes de la Brigade, le recueil des *Juvenilia* est composé d'une tragédie, le *Iulius Caesar*, de dix élégies, deux satires, cent sept épigrammes, trois épîtres et six odes. Il propose donc des échantillons génériques qui illustrent les préoccupations des poètes et des arts poétiques contemporains. Virginie LEROUX en propose une édition annotée et accompagnée d'une traduction française, « ainsi qu'un commentaire littéraire centré sur l'étude de l'investissement et de l'infléchissement génériques » : « genre par genre, il identifie les sources et les modèles théoriques, repère les éléments qui relève d'un code générique » (p. 10), et analyse l'influence de l'émulation avec les contemporains.

Le texte latin est fondé sur l'édition princeps de 1552. Mais Virginie LEROUX a aussi collationné l'édition de 1579, le manuscrit conservé au Vatican, et l'*Anthologie* de Du Chesne, datant de 1560. Les variantes sont cependant peu nombreuses, et seules quelques pages portent un apparat critique. Presque toutes en revanche sont munies d'un apparat des sources. La traduction, en vers libres, est élégante et précise. Nos objections porteront sur des points de détails : p. 123 élégie 10 et p. 159 épigramme 28, les deux surnoms de François de Loménie ne sont pas traduits de la même manière ; p. 159 épigramme 16 vers 4, « toi qui es pour moi Phébus » serait préférable ; p. 219 épigramme 95 vers 1, *centum sed mutua poscis* signifie en réalité « mais tu me réclames un prêt de cent (deniers, écus) ». La seule chose qui nous ait vraiment gêné est la traduction de *Juvenilia* par « Les Jeunesses » : n'était-il pas possible de trouver mieux ?

Les notes infrapaginales donnent les éclaircissements immédiats nécessaires, tout en annonçant parfois le commentaire qui, lui, est générique. Il est organisé en sept chapitres qui reprennent chacun les différents genres abordés par Muret dans les *Juvenilia* ; et dans chaque chapitre le propos est regroupé par thèmes. L'inconvénient de cette présentation est qu'on peine à trouver, quand on le souhaite, le commentaire du poème qu'on est en train de lire. Mais son avantage est de permettre un point de vue synthétique qui dépasse le pointillisme de l'analyse linéaire.

Quelques remarques sur tel ou tel point : p. 43 note 1, les vers rapportés sont peut-être « la marque de Jodelle », mais il existe une longe tradition médiévale de vers rapportés (voir par exemple les deux pages que E.R. CURTIUS consacre à la